

Alexandre Loye

UN JOUR À LA  
P.C.



Tout homme valide, en Suisse, est tenu d'effectuer son service militaire - à moins de s'engager sur la voie difficile, mais qui s'aplanit peu à peu, de l'objection de conscience.

Les autres - les réformés - sont affectés à la protection civile (P.C.). L'astreinte n'est pas très lourde: quelques jours de service par année, maximum.

La protection civile veille à la sécurité des populations en cas de guerre ou de catastrophe majeure. Mon parcours à la P.C. n'eut rien de remarquable. J'y ai suivi quelques cours, me préparant à des fonctions diverses, pour finalement n'en exercer aucune. Ces cours m'ont toujours profondément ennuyé, pas tant par leur contenu qu'en raison de la lenteur exaspérante de sa transmission. La matière d'un jour était diluée sur

deux - qui devenaient bientôt trois par le recours de pauses et de temps morts systématiquement infligés.

Ce traitement, déguisé sous un faux air de vacances qui ne trompait personne, nous rendait apathiques et idiots, nous faisait perdre de vue tous sens à notre activité, si tant est que nous eussions pu en déceler un.

Le dernier jour du cours de pionnier, au matin, notre chef nous a conduits au dépôt du matériel. Nous devions sortir les caisses dans la cour pour vérifier l'inventaire et la propreté des outils qu'elles contenaient. Peu importait que cette vérification ait déjà été faite, quotidiennement, au fur et à mesure de l'usage de l'outillage. Nous avons porté les caisses dans la cour, appliquant le pas mesuré appris les jours précé-

dents. Nous avons rempli le formulaire pré-imprimé en négociant longuement la validité de chaque croix. Malgré nos efforts nous n'avons pu faire durer ce travail au-delà de 20 minutes. Le chef avait disparu. Nous nous sommes assis sur les caisses refermées pour l'attendre...



attendre...





attendre ...

À son retour, le chef a vérifié notre vérification, nous a demandé de tout remettre en place, avant de disparaître à nouveau. Ce que nous avons fait en choisissant un chemin compliqué, faisant quelques détours autour des colonnes du préau, histoire

de ne pas risquer d'avoir trop vite fini... Ce qui ne nous a pas épargné une nouvelle attente. Le soleil montait dans le ciel. L'aire bitumée du centre d'instruction, avec ses pelouses trop vertes et ses fausses ruines en béton offrait peu d'espace où laisser errer notre imagination. Le chef ne réapparaissait pas. L'un d'entre nous, le plus hardi ou le plus impatient, est parti à sa recherche dans le dédale des couloirs et des bureaux. Il est revenu bredouille au bout d'une demi-heure... Le chef a suivi peu après. Il nous a félicité pour notre efficacité: le programme de la matinée était achevé plus tôt que prévu. Il était onze heures. Nous avions droit à une pause jusqu'au repas de midi...

Pour l'après-midi, nous redoutions un soporifique cours théorique. C'était encore trop optimiste. Nous avons

rejoint une immense queue - tous les hommes présents sur le site - qui patientaient devant un guichet unique pour accomplir les formalités administratives, à savoir : faire tamponner leur livret  jaune de

service et toucher l'enveloppe  contenant leur modeste solde d'une thune par jour. Le temps que tout le monde passe, il était presque 15h, moment prévu pour le grand discours du responsable du centre. Ponctuel, il nous a parlé pendant une dizaine de minutes des dangers qui menaçaient notre beau pays, de la guerre toujours à redouter, nous rappelant notre rôle capital pour la sécurité de nos concitoyens (il était convaincant, nous avons presque eu honte de notre mauvais esprit) - sans omettre quelques blagues de service auxquelles nous avons ri malgré nous (non par soumission à

la hiérarchie mais parce que nos corps excédés par tant d'inactivité ne pouvaient laisser échapper cette occasion de libérer un peu d'énergie...)

Nous avons été félicités et remerciés. Puis le responsable s'en est allé, et notre chef a rassemblé son unité. Il nous aurait bien relâché tout de suite - disait-il - puisqu'il ne restait plus rien à faire, mais il craignait qu'une dispersion prématurée n'entache la réputation de sérieux de la P.C. Nous avons donc été fermement invités à remettre notre solde dans le circuit en nous rendant à la cafétéria jusqu'à 17h, la fin de notre astreinte...

En gros, sur la journée, nous avons travaillé 40 minutes, écouté pendant 25 minutes et totalisé 6h55 de pauses et d'attente (sans compter le repas). La raison affichée et maintes fois répétée d'un tel fonctionnement était qu'à la P.C., on n'est pas comme au turbin, avec un patron sur le dos, comme le reste de l'année; on est là



pour apprendre, certes, mais en prenant du bon temps. C'est oublier que l'inaction imposée, sans raison ni perspective de sens, est une torture presque aussi redoutable que les travaux forcés. Comme le chantait Félix Leclerc:

« le meilleur moyen de tuer un homme... »



... c'est d'le payer pour ne rien faire...))  
(Et peu importe alors que son salaire confine au ridicule...)

Ce n'est que plus tard, après réflexion, que je parvins à trouver une explication plausible à ce gaspillage de notre patience. La P.C. ne faisait que persévérer dans son être. Plus les cours étaient lents, plus on pouvait nous faire endurer d'heures de pause, plus augmentait le nombre d'heures de service. Plus augmentait le nombre